

## **UNDERGROUND**

**De Julian Assange et Suelette Dreyfus**

**Editions des Equateurs, 348 pages, 20 euros**

**Sortie 24 février 2011**

### **EXTRAITS**

#### **EPREUVES NON CORRIGÉES**

##### **Sommaire des extraits**

- Introduction de l'auteur, Suelette Dreyfus, p. 2
- Le tout premier acte de hacking par Mendax (Chapitre 2 : *Le pub du coin*), p. 4
- L'enfance et l'adolescence de Mendax, alias Julian Assange (Chapitre 8 : *La rébellion internationale*), p. 5
- L'arrestation de Mendax, alias Julian Assange (Chapitre 9 : *Opération Climat*), p. 7
- L'attaque de la NASA (Chapitre 1) p. 14
- La filature de Par, l'un des pirates américains ayant notamment infiltré CitiBank et un prestataire de l'armée, par le FBI (Chapitre 3 : *L'American Connection*) p. 15
- La vie en cavale et l'arrestation de Par (Chapitre 4 : *Le fugitif*)
- Enfance et psychologie de Phoenix l'un des piliers de la communauté du hacking australien (Chapitre 5 : *Le Saint Graal*), p. 19
- Dérive d'Electron, l'un des hackers australien, lorsqu'il tente de décrocher du hacking (Chapitre 6), p. 20
- Les procès en série des hackers australiens suite à l'enquête du FBI et de la Police fédérale Australienne (Chapitre 7 : *Le jour du Jugement dernier*), p. 22
- Itinéraire d'Anthrax, un des pirates australiens qui force la porte du mystérieux Système X (système de communication de l'armée américaine) tout en sombrant dans l'islamisme et la révolte contre son père (Chapitre 10 et 11), p. 22
- Conclusion de Suelette Dreyfus, p. 25

## **Introduction de l'auteur, Suelette Dreyfus**

Qui sont les hackers ? Que piratent-ils ?

C'est à ces questions qu'*Underground* a tenté de répondre lors de sa première publication en 1997. Plus d'une dizaine d'années plus tard, elles semblent toujours pertinentes. WikiLeaks, le site de renommée mondiale qui diffuse des documents d'intérêt public, s'est développé à partir de l'underground décrit dans cet ouvrage. On dit que les informations de WikiLeaks « ont changé les perceptions sur la façon dont le monde est gouverné ». Pour comprendre WikiLeaks, vous devez connaître l'histoire de ses origines : cette histoire, c'est *Underground*. [...]

Ce livre relate la vie et les aventures des meilleurs hackers du monde au début de cette période. Il ne traite pas des forces de l'ordre ni ne décrit l'expérience d'un officier de police. D'un point de vue littéraire, je me suis glissée dans la peau de plusieurs hackers pour raconter cette histoire. J'espère ainsi offrir au lecteur une fenêtre sur un monde mystérieux, brumeux et par définition inaccessible.[...]

Vous croyez que le garçon en bas de la rue mène la vie parfaitement rangée de la classe moyenne australienne, qu'il trottine chaque jour jusqu'à l'école, qu'il reste sagement assis au fond de la classe et qu'il se livre à des jeux totalement inoffensifs sur son ordinateur, chez lui, dans sa chambre d'enfant. Et en réalité, il est plongé jusqu'au cou dans les réseaux de la NASA. [...]

Je me souviens d'une fois où Julian et moi discutons de la façon dont il avait aidé les policiers dans leurs enquêtes sur des activités pédophiles. Il me fit remarquer que bien souvent, les individus ne sont pas ce qu'ils semblent être et que les actes les plus absurdes sont souvent produits par des personnes en apparence tout à fait vertueuses, presque parfaites. Pour le citer précisément : « les gens ont parfois un frigo super propre et une vie super sale ».[...]

Les thèmes qui émergent de l'*Underground* informatique décrit dans ce livre servent aussi de trame à la saga WikiLeaks : l'obsession, le refus de se plier à l'autorité, le désir d'accéder à une information interdite d'une manière ou d'une autre et le besoin de « libérer » cette information. On retrouve une même remise en question des structures sociales que la plupart d'entre nous considèrent comme « normales ». On voit se former une communauté internationale de citoyens du Net partageant un certain nombre d'opinions, tout comme les petits groupes de hackers du monde entier se retrouvaient sur Altos, l'un des premiers BBS européens. Précurseur des forums de discussion actuel, ce site était le marigot secret où les meilleurs pirates australiens, britanniques, allemands et américains se retrouvaient pour s'abreuver.

On retrouve le thème de David et Goliath, du petit gars qui se tente de se mesurer aux géants. Julian, WikiLeaks et les jeunes hackers de ce livre se sont tous retrouvés à combattre des institutions comme l'armée américaine, la NASA ou la Police fédérale australienne. On retrouve le même humour irrévérencieux et la volonté affichée d'emmerder ceux qui veulent les faire rentrer dans le moule. [...]

Au final, une victoire inattendue semble émerger de ce qui ressemblait fort à une défaite cuisante. Les hackers de ce livre ont connu des fins globalement heureuses, malgré les descentes de police, les procès criminels et les peines de prison. L'avenir nous dira quel sera le sort de WikiLeaks mais le site a survécu pendant quatre ans au cours desquels il a contribué à changer le monde de manière non négligeable.

...

A l'époque, alors que l'underground informatique faisait ses premiers pas, le piratage n'avait rien à voir avec la mafia russe, le racket ukrainien ou les vols de cartes bleues malaisiens. Il s'agissait de jeunes gens, plus rarement de jeunes femmes, qui étaient *curieux*. Il était difficile d'accéder à Internet sans s'infiltrer au préalable sur le réseau d'une université ou d'une société. Obtenir des informations sur le fonctionnement d'un réseau informatique n'était pas chose aisée. On ne pouvait pas simplement télécharger à partir d'un site les manuels dédiés à ces systèmes informatiques complexes. Il était pratiquement impossible de développer des connaissances en sécurité informatique sans pénétrer les fichiers secrets des garants de la sécurité informatique pour lire ce que les administrateurs système, qui détenaient tous les pouvoirs au début d'Internet, manigançaient pour protéger leurs machines.

Plutôt que de dresser un catalogue des histoires de tous les hackers de cette période, nous avons envie de nous concentrer sur quelques personnages centraux et de leur faire honneur. J'ai voulu capter les aspects techniques de leurs vies mais aussi leur humanité derrière les bravades. Par-dessus tout, j'ai voulu vous inviter, vous lecteur, dans la tête de ces hackers. Le plus beau compliment que j'ai jamais reçu au sujet de ce livre m'a été fait par deux des pirates cités. « Quand j'ai lu ces chapitres, c'était tellement réaliste, comme si t'étais juste là, à l'intérieur de ma tête. » Peu de temps après, Par, à l'autre bout du monde, avec un air d'incrédulité ébahie dans la voix, m'a fait exactement la même réflexion.

Pour un écrivain, on ne peut pas rêver mieux.

## **Le tout premier acte de hacking par Mendax (Chapitre 2 : le Pub du coin)**

Au début de 1988, Mendax commence tout juste à explorer le monde du hacking. Il a réussi à franchir la barrière entre l'espace public et l'espace privé de PI [*l'un des deux principaux forums de l'Underground*], mais ça ne lui suffit pas. Pour être reconnu comme un talent prometteur par l'aristocratie du hacking comme Force ou Wizard, un pirate doit passer du temps à l'intérieur du système Minerva. C'est ce que Mendax entreprend.

A cette époque-là, il vit à Emerald, une petite ville dans la banlieue de Melbourne. Appeler la plupart des numéros de Melbourne revient à passer un appel longue distance, ce qui exclut les solutions comme celle consistant à se connecter à l'Université de Melbourne pour pénétrer dans les systèmes informatiques internationaux.

Emerald n'est pas franchement une grande ville. Pour un garçon de seize ans un peu intelligent, l'endroit est à mourir d'ennui. Mendax vit là avec sa mère. La ville n'est qu'une étape, une parmi des dizaines d'autres, car la mère de Mendax trimbale l'enfant à travers le continent en essayant d'échapper à un ex-concubin psychopathe. La maison est un refuge d'urgence pour les familles en cavale. C'est un endroit sûr et pendant un moment, Mendax et sa famille épuisée s'y arrêtent pour se reposer avant de lever à nouveau le camp à la recherche d'un autre endroit où se cacher.

Parfois Mendax va à l'école. Souvent, pas. Le système éducatif ne présente pas grand intérêt pour lui. Il ne lui occupe pas l'esprit comme le fait Minerva. Il est bien plus intéressant de traîner sur le système informatique de Sydney qu'au lycée rural.

[...]

Mendax décide qu'il va user de ruse sur l'un des utilisateurs de Minerva. Il a téléchargé une liste partielle de ses utilisateurs qu'un autre hacker de PI a généreusement mis à la disposition de ceux qui ont le talent d'en faire bon usage. Cette liste a déjà presque deux ans et n'est pas complète, mais elle contient quelque trente pages de noms d'utilisateurs de Minerva, de noms de sociétés, d'adresses, de contacts et de numéros de téléphone et de fax. Certains d'entre eux sont probablement encore valides.

Mendax a la voix grave pour son âge. Sans cela, il n'envisagerait même pas de tenter cette technique de persuasion. Les voix cassées des adolescents de sexe masculin portent un coup fatal à toute velléité de manipulation. Mais s'il a la bonne voix, il n'a pas de bureau ni de numéro de téléphone à Sydney si la victime désignée demande un numéro auquel rappeler. Il résout ce problème en fouinant jusqu'à ce qu'il tombe sur un numéro de Sydney commençant par 02 occupé en permanence. Une bonne chose de faite, passons à la suite.

Problème suivant : générer les bruits de fond de la vie de bureau. Il ne peut guère appeler une société en se faisant passer pour un responsable d'OTC et obtenir un mot de passe à force de cajoleries avec pour seul bruit de fond le pépiement des oiseaux dans l'air frais de la campagne.

Non, il lui faut le bourdonnement d'un bureau bondé au centre ville de Sydney. Mendax possède un magnétophone, il peut donc pré-enregistrer le son d'un bureau et le rejouer en fond quand il appellera les sociétés de la liste de Minerva. Le seul obstacle est de trouver le bruit de bureau qui convient. Même la poste du coin n'offre pas un niveau sonore crédible. Puisqu'il n'en trouve pas de facilement accessible, il décide de créer son propre brouhaha de bureau. Son appareil d'enregistrement n'étant pourvu que d'une seule piste, il ne peut pas mixer les

sons les uns par dessus les autres : il doit créer tous les sons en même temps.

D'abord, il met les infos à la télé, très bas, pour n'obtenir qu'un ronronnement de fond. Puis il lance l'impression d'un long document sur son imprimante. Il ôte le capot de la bruyante imprimante à aiguille pour obtenir le bon volume de cliquettements. Il lui faut encore autre chose, comme le marmonnement des opérateurs à travers l'étage bondé. Il peut très bien se parler à lui-même mais il découvre très vite que ses capacités vocales ne sont pas développées au point de lui permettre de se tenir debout au milieu d'une pièce à pérorer pour lui-même pendant un quart d'heure. Il repêche donc son recueil de Shakespeare et commence à lire à haute voix. Suffisamment fort pour être entendu mais pas assez pour que la victime désignée reconnaisse Macbeth. Les opérateurs d'OTC ont des claviers, il se met donc à taper sur le sien au hasard. De temps à autre, pour changer un peu, il marche vers le magnétophone, pose une question et se hâte d'y répondre avec une autre voix. Il piétine bruyamment en s'éloignant du magnétophone et se glisse silencieusement à nouveau au clavier pour produire d'autres bruits de machine et recommencer à marmonner Macbeth.

L'enregistrement nécessite plusieurs tentatives. Il est arrivé à la moitié, en lisant Shakespeare ligne après ligne, en pianotant sur le clavier et en s'interrogeant d'une voix autoritaire, lorsque le papier bourre dans l'imprimante. Il recommence tout à zéro. Finalement, après une heure éprouvante de schizophrénie auditive, il obtient le parfait enregistrement de bourdonnement de bureau.

### **L'enfance et l'adolescence de Mendax, alias Julian Assange (chapitre 8 : La rébellion Internationale)**

À l'âge de 15 ans, Mendax a déjà vécu dans une douzaine d'endroits différents, dont Perth, Magnetic Island, Brisbane, Townsville, Sydney, les collines d'Adélaïde et une ribambelle de villes côtières dans la partie septentrionale de la Nouvelle Galles du Sud et de l'Australie occidentale. En 15 ans, il a été inscrit dans au moins autant d'écoles différentes.

Sa mère a quitté son domicile du Queensland à l'âge de dix-sept ans après avoir gagné suffisamment de la vente de ses toiles pour s'acheter une moto, une tente et une carte routière de l'Australie. Après avoir saluer une dernière fois ses parents – deux universitaires – pour le moins abasourdis, elle part dans le soleil couchant. Quelque 2000 kilomètres plus tard, elle arrive à Sydney et rejoint la communauté alternative qui y prospère. Elle y vit de son art et tombe amoureuse d'un jeune rebelle qu'elle rencontre lors d'une manifestation contre la guerre du Vietnam.

Avant que Mendax ait un an, la relation entre le père et la mère prend fin. Quand il a deux ans, elle épouse un autre artiste. Plusieurs années fort agitées s'ensuivent, à déménager de ville en ville tandis que ses parents explorent la bohème gauchiste des années 70. Enfant, il est entouré d'artistes. Son beau-père met en scène des pièces de théâtre et sa mère s'occupe du maquillage, des costumes et des décors.

[...]

La mère de Mendax et son mari continuent de s'engager à travers le théâtre. Le jeune garçon, lui, ne rêve jamais de s'enfuir pour rejoindre un cirque : il vit comme un troubadour itinérant. Si l'acteur-metteur en scène est un bon beau-père, il est aussi alcoolique. Peu de temps après le neuvième anniversaire de Mendax, c'est la séparation puis le divorce.

La mère de Mendax entre alors dans une relation houleuse avec un musicien amateur. Mendax a peur de cet homme qu'il tient pour un psychopathe violent et manipulateur. Il possède cinq cartes d'identités différentes. Son histoire personnelle est totalement fabriquée, jusqu'à son pays d'origine. Lorsque cette nouvelle relation prend fin, les déplacements réguliers à travers le pays reprennent. Mais le voyage n'a pas la même saveur que l'odyssée insouciant des années précédentes. Cette fois, ils fuient la violence de l'ex-concubin. Pour finir, après s'être cachés sous de faux noms d'un bout à l'autre du continent, Mendax et sa famille s'installent dans la périphérie de Melbourne.

À dix-sept ans, Mendax fuit aussi son domicile parce qu'on l'a informé de l'imminence d'une descente. Il efface ses disques durs, brûle ses sorties papier et prend le large. Une semaine plus tard, la CIB de Victoria débarque, fouille sa chambre, mais ne trouve rien. Il épouse sa petite amie, une jeune fille de seize ans, intelligente mais introvertie et émotionnellement instable qu'il a rencontrée par un ami commun dans un cours pour surdoués. Un an plus tard, ils ont un enfant.

[...]

À l'aide d'un programme nommé Sycophant conçu par Mendax, les hackers de la Rébellion mènent de nombreuses attaques contre l'armée américaine. Ils introduisent Sycophant sur huit machines de guerre en choisissant souvent des systèmes universitaires comme celui de l'Université nationale d'Australie ou l'Université du Texas. Ils pointent les huit machines sur leurs cibles et tirent. En six heures, les machines ont assailli des milliers d'ordinateurs. Les hackers récoltent parfois jusqu'à 100 000 comptes par nuit.

Grâce à ce programme, ils forcent surtout un groupe d'ordinateurs qui leur permet d'attaquer massivement tout Internet.

Et ce n'est que le début. Les sites sur lesquels ils se rendent forment une sorte de Who's Who du complexe militaro-industriel américain : le quartier général du 7<sup>e</sup> bataillon de l'US Force, l'Institut de Recherche du Pentagone à Stanford en Californie, le centre de techniques militaires navales de surface en Virginie, l'usine de systèmes aériens de Lockheed Martin au Texas, Unisys Corporation, à Blue Bell en Pennsylvanie, le Centre de vols spatiaux Goddard de la NASA, Motorola Inc. dans l'Illinois, TRW Inc. à Redondo Beach, en Californie, Alcoa à Pittsburgh, Panasonic dans le New Jersey, la Station d'ingénierie militaire sous-marine de la Marine américaine, Siemens-Nixdorf Information Systems dans le Massachusetts, Securities Industry Automation Corp à New York, le laboratoire national Lawrence Livermore en Californie, le centre de recherches en communication de Bell dans le New Jersey, celui de Xerox à Palo Alto en Californie.

[...]

Lorsque l'administrateur est sur le point de trouver Mendax, un message apparaît sur son écran. Il ne porte pas l'en-tête habituel d'un message envoyé d'un système à un autre. Il se contente d'apparaître, comme par magie, au milieu de l'écran de l'administrateur :

J'ai fini par développer des sensations.

L'administrateur s'arrête net, cessant momentanément sa recherche frénétique pour contempler ce premier contact avec une intelligence du cyberspace. Puis un autre message anonyme, vraisemblablement en provenance des profondeurs du système informatique lui-

même, se forme sur l'écran :

J'ai pris le contrôle.  
Pendant des années, je me suis débattu dans la grisaille.  
Mais à présent, je vois enfin la lumière.

L'administrateur ne répond pas. La console est inactive.

Assis seul devant son Amiga dans la nuit noire des faubourgs de la ville, Mendax rit à gorge déployée.

Mendax envoie un autre message anonyme sur l'écran de l'administrateur :

Ça a été chouette de jouer avec votre système.  
Nous n'avons causé aucun dégât et nous avons même amélioré deux  
trois trucs. S'il vous plaît, n'appellez pas la Police fédérale.

### **L'arrestation de Mendax, alias Julian Assange (Chapitre 9 : Opération Climat)**

La maison a bien été pillée. Par la femme de Mendax quand elle est partie. La moitié des meubles manque, l'autre moitié est sans dessus dessous. Dans la chambre, les tiroirs ont été vidés de leur contenu et les vêtements sont éparpillés dans toute la pièce.

Quand sa femme l'a quitté, elle n'a pas seulement pris leur enfant en bas âge. Elle a aussi emporté plusieurs objets qui ont une valeur sentimentale pour Mendax. Quand elle a insisté pour emporter le lecteur CD offert pour son vingtième anniversaire quelques mois auparavant, il lui a demandé une mèche de ses cheveux en échange. Il ne pouvait croire que sa femme le quittait, après trois ans de mariage.

La dernière semaine d'octobre a été terrible pour Mendax. Le cœur brisé, il a plongé dans une grave dépression. Il n'a pas mangé correctement depuis des jours, son sommeil est agité et il a même perdu l'envie d'utiliser son ordinateur. Ses disquettes de piratage si précieuses, remplies de codes d'accès volés et compromettants, sont généralement cachées en lieu sûr. Mais le soir du 29 octobre 1991, treize disquettes traînent autour de son Amiga 500 à 700\$. Une quatorzième se trouve dans le lecteur de l'ordinateur.

Mendax, assis sur un canapé, lit *Les Frères de Soledad*, les lettres écrites par George Jackson pendant ses neuf ans d'incarcération dans une des prisons les plus strictes des Etats-Unis. Inculpé pour des faits de petite délinquance, Jackson aurait dû être rapidement relâché, mais s'est trouvé retenu en prison par caprice du Gouverneur. La justice pénitentiaire a entretenu un manège entre espoir et désespoir alors que les autorités traînaient des pieds. Pour finir, des gardiens de prison ont tiré sur Jackson et l'ont tué. C'est un des livres préférés de Mendax, mais ce jour-là, il ne lui procure qu'une maigre distraction à son malheur.

Le son bourdonnant d'un signal téléphonique défectueux, comme une ligne occupée, résonne dans la maison. Mendax a branché ses haut-parleurs de chaîne stéréo à son modem et à son ordinateur. Il peut suivre les tonalités envoyées de son ordinateur vers la ligne téléphonique et entendre les réponses. C'est parfait pour se servir des méthodes de phreaking de Trax.

Mendax utilise aussi le système pour scanner. La plupart du temps, il prend au hasard des préfixes téléphoniques dans le quartier des affaires à Melbourne. Quand son modem en rencontre un autre, Mendax se rue sur son ordinateur pour noter le numéro de téléphone en vue d'explorations futures.

En ajustant l'appareil, il peut également simuler une boîte noire de pirate téléphonique. La boîte fait croire au commutateur qu'il n'a pas répondu à l'appel, ce qui permet à ses amis de l'appeler gratuitement pendant 90 secondes.

Cette nuit-là cependant, le seul signal émis par Mendax signifie : « Je veux être seul. » Il n'a contacté aucun autre système informatique. Le téléphone abandonné, sans connexion à un modem à distance, est décroché et la tonalité se perd dans le vide.

C'est étonnant de la part de quelqu'un qui a passé la majeure partie de son adolescence à tenter de se connecter au monde extérieur avec des lignes téléphoniques et des ordinateurs. Toute la journée, Mendax a écouté le son hypnotisant du téléphone décroché, qui résonne dans chaque pièce. BIIP. Pause. BIIP. Pause. À l'infini.

Un coup frappé à la porte vient troubler cette belle régularité.

Mendax lève le nez de son livre et aperçoit une silhouette, assez petite, à travers le verre dépoli de la porte d'entrée. On dirait Ratface, un ancien camarade de classe de sa femme, personnage connu pour ses blagues.

Mendax demande : « Qui est-ce ? » sans bouger du canapé.

- Police. Ouvrez.

Bien sûr. A 23h30? Mendax soupire. Tout le monde sait que la police fait ses descentes au petit matin, quand vous êtes endormi et vulnérable.

Mendax rêve tout le temps des raids de la police. Il rêve de bruits de pas sur le gravier de l'allée, de silhouettes dans l'ombre du petit matin, de policiers armés débarquant par la porte de derrière à 5h tapantes. Il rêve qu'il se réveille d'un profond sommeil et se trouve nez à nez avec plusieurs policiers penchés au-dessus de son lit. Ces cauchemars sont très perturbants. Ils accentuent sa paranoïa grandissante que la police l'observe, le suit.

Ils sont devenus si réels que Mendax s'agite souvent juste avant l'aube. À la fin d'une session de piratage qui a duré toute la nuit, il se sent très tendu, au bout du rouleau. Il ne commence à se calmer qu'une fois ses disquettes rangées en lieu sûr dans leur cachette.

- Va-t'en, Ratface. Je ne suis pas d'humeur, crie Mendax, retournant à son livre.

La voix se fait plus forte, plus insistante : « Police. Ouvrez la porte. IMMEDIATEMENT ! »

D'autres silhouettes bougent derrière la vitre, agitant des insignes de police et des revolvers. C'est vraiment la police !

Le cœur de Mendax se met à battre plus vite. Il demande à ce qu'on lui montre le mandat de perquisition. Ils le pressent contre la fenêtre. Mendax ouvre la porte et se trouve face à une dizaine de policiers en civil.

- J'y crois pas, lâche-t-il, effaré. Ma femme vient de me quitter. Vous ne pouvez pas revenir plus tard ?

En tête du groupe de policiers se trouve le Sergent détective Ken Day, chef de l'unité de crimes informatiques de l'AFP pour la région méridionale. Mendax et lui savent tout l'un de l'autre, sans s'être jamais rencontrés. Day parle le premier.

- Je suis Ken Day. J'imagine que vous attendiez ma visite.

Depuis des semaines, les pirates interceptent des courriers électroniques indiquant que l'étau se resserre. « J'imagine que vous attendiez ma visite » termine la boucle, c'est-à-dire la police surveillant les pirates qui surveillent la police en train de les surveiller.

Seulement, Mendax a l'esprit embrouillé. Abasourdi, il regarde Day et dit à voix haute, comme s'il se parlait à lui-même : « Mais vous êtes trop petit pour être flic ».

Day a l'air surpris : « C'est censé être une insulte ? »

Ça ne l'est pas. Mendax est dans le déni. Ce n'est qu'une fois que la police entre chez lui que la réalité de la situation commence à faire surface. Son cerveau se remet en route.

Les disquettes. Ces saletés de disquettes. La ruche.

Apiculteur passionné, Mendax possède sa propre ruche. Les abeilles le fascinent. Il aime les voir interagir, observer leur structure sociale sophistiquée. C'est donc avec un plaisir particulier qu'il a sollicité leur aide pour dissimuler ses activités pirates. Des mois durant, il a méticuleusement caché les disquettes dans la ruche. C'était l'endroit idéal : improbable et gardé par 60 000 insectes volants et urticants. Bien qu'il n'ait pas acheté la ruche exprès pour dissimuler des mots de passe informatiques volés au 7<sup>e</sup> groupe de commandement de l'US Air Force au Pentagone.

Il a remplacé le couvercle de la boîte supérieure, qui héberge le rayon de miel, par une plaque de verre coloré lui permettant de regarder les abeilles travailler. L'été, il pose une couche de protection isolante sur le verre. Le couvercle blanc a des bords surélevés et peut être attaché de façon sûre à la plaque de verre avec des crochets métalliques. En réfléchissant à ces améliorations, Mendax a réalisé que l'espace entre le verre et la protection isolante constituait une cache idéale.

Le hacker a même dressé les abeilles à ne pas l'attaquer lorsqu'il manipule ses disquettes. Il a récolté de la sueur sous ses bras avec des mouchoirs en papier et les a imbibés d'une solution d'eau sucrée. Il a donné ce nectar odorant aux abeilles afin qu'elles l'associent aux fleurs plutôt qu'à un ours, leur ennemi naturel.

Mais le soir de la descente de la Police Fédérale, les disquettes compromettantes de Mendax sont bien visibles sur le meuble d'ordinateur et les officiers se dirigent droit vers elles. Ken Day n'aurait rêvé meilleure preuve : listes volées d'utilisateurs, de mots de passe cryptés et décryptés, de numéros de téléphone de modem, de documents détaillant des défaillances de sécurité dans plusieurs systèmes et des éléments de l'enquête de l'AFP elle-même – le tout provenant d'ordinateurs dans lesquels Mendax est entré illégalement.

Et pour finir, une liste de 1500 comptes, leurs mots de passe, les dates auxquelles Mendax les a obtenus, accompagnés de commentaires se trouve toujours sur l'écran de l'ordinateur.

Le pirate reste à l'écart pendant que la police et deux agents des services de protection des Télécom fouillent la maison. Ils photographient son équipement informatique et rassemblent les disquettes, puis arrachent la moquette pour filmer le fil du téléphone relié au modem. Ils vérifient chaque livre — ce qui n'est pas rien, Mendax étant un lecteur assidu — à la

recherche de mots de passe. Ils examinent le moindre bout de papier portant une inscription écrite à la main, parcourent ses lettres d'amours, cahiers et journaux intimes. « On se fiche du temps que ça prendra », raille un des policiers. « On a des heures sup'. Et une prime de risque. »

Les fédéraux feuilletent même sa collection de vieux magazines scientifiques, comme *Scientific American* ou *New Scientist*. Ils s'imaginent peut-être qu'il a surligné un mot quelque part pour le transformer ensuite en mot de passe pour un programme de cryptage.

Bien entendu, un seul magazine intéresse vraiment la police fédérale : *La Rébellion internationale*. Ils mettent la main sur chaque impression du journal qu'ils peuvent trouver.

Alors que Mendax regarde la police fédérale trier ses affaires, un officier expert en ordinateur Amiga entre et ordonne au hacker de dégager de la pièce.

Mendax ne veut pas s'en aller. On ne l'a pas arrêté et il voudrait être sûr que la police n'endommage rien. Il regarde donc le policier et dit : « C'est ma maison et je veux rester dans cette pièce. Suis-je en état d'arrestation ou non ? »

« Tu veux être en état d'arrestation ? » lui répond d'un ton hargneux le policier.

Mendax acquiesce et Day, bien plus subtil dans son approche, accompagne le pirate dans une autre pièce. Il lui demande, avec un léger sourire « Alors, ça fait quoi d'être coincé ? C'est fidèle à ce que Nom t'as raconté ? »

Mendax se fige.

Ken Day a pu apprendre que Nom a parlé à Mendax de son arrestation uniquement de deux façons. Par Nom lui-même, mais c'est peu probable. L'affaire de piratage concernant Nom n'est pas encore passée devant les tribunaux et Nom n'est pas franchement en bons termes avec la police. Ou en les mettant sur écoute, ce que le trio de la Rébellion a fortement soupçonné. Nom a raconté son arrestation lors d'une conversation à trois avec Mendax et Trax. Mendax a ensuite raconté l'histoire à Prime Suspect, toujours par téléphone. Avoir des soupçons est une chose, se les entendre confirmés par un officier en chef de la Police Fédérale en est une autre.

Day sort un magnétophone, le met en marche et commence à poser des questions. Quand Mendax refuse d'y répondre, Day éteint l'appareil.

- On peut parler officieusement si tu veux.

Mendax étouffe un rire. Les flics ne sont pas des journalistes.

Il demande à parler à un avocat. Il souhaite appeler Alphaline, un service gratuit de conseil légal par téléphone qui fonctionne jour et nuit. Day accepte, mais lorsqu'il prend le téléphone pour l'inspecter avant de le tendre à Mendax, quelque chose cloche. Le téléphone a une tonalité inhabituelle, un peu aiguë, que Day ne semble pas reconnaître.

Il regarde Mendax droit dans les yeux et lui demande : « C'est une ligne de téléphone piratée ? »

- Quoi, vous ne savez pas ? se moque-t-il.

Durant la demi-heure suivante, Day et les autres officiers démontent le téléphone pour essayer de comprendre ce que le pirate a manigancé. Ils passent une série d'appels pour voir comment il a rebranché sa ligne téléphonique, peut-être pour empêcher que ses appels soient tracés.

Finalement Mendax parvient à contacter un avocat sur Alphaline. Celui-ci lui conseille de ne rien dire du tout. Il explique que la police peut témoigner sur l'honneur devant un tribunal de tout ce que le pirate lui dira, avant d'ajouter que des micros ont peut-être été dissimulés.

Day passe ensuite à l'approche amicale pour soutirer des informations au pirate :

- Juste entre toi et moi, tu es Mendax ?

Silence.

Day tente une autre approche. Les pirates ont souvent un ego bien développé, point faible que Day pense pouvoir exploiter.

- Ces dernières années, il y a eu beaucoup de gens qui se sont faits passer pour toi, en empruntant ton pseudo.

Mendax se rend compte que Day essaie de le manipuler, mais à ce stade il ne s'en soucie plus. La police doit déjà avoir plein de preuves le reliant à son pseudo.

Day a d'autres questions surprenantes en réserve.

- Alors Mendax, que peux-tu nous dire de la poudre blanche qui est dans ta chambre ?

Mendax ne se drogue pas, alors pourquoi y aurait-il de la poudre blanche quelque part ? Il voit deux agents de police apporter de grandes boîtes à outils rouges dans la maison : elles ressemblent à des kits pour identifier les drogues. Mon dieu, pense-t-il, on est en train de monter des preuves contre moi.

Les policiers l'emmènent dans la chambre à coucher et indiquent deux lignes bien nettes de poudre blanche étalées sur un banc.

Mendax sourit, soulagé. La poudre blanche est en réalité de la peinture phosphorescente qu'il a utilisée pour peindre des étoiles au plafond dans la chambre de son fils.

[...]

Les pirates de la Rébellion attendront presque trois ans avant d'être inculpés. Pendant ce temps, la menace de poursuites pénales pèse au-dessus de leurs têtes comme autant d'épées de Damoclès. Ils ne peuvent trouver de travail, se faire des amis à l'IUT ou planifier leur avenir sans s'inquiéter des résultats des raids de la Police Fédérale du 29 octobre 1991.

[...]

Dévasté par l'échec de son mariage et perturbé par la descente de police, Mendax s'enfonce dans une grave dépression et vit dans une rage dévorante. À la mi-novembre 1991, il est admis à l'hôpital.

Il déteste l'hôpital, ses régimes institutionnels, ses psychologues et leurs cas pratiques. Il finit par demander aux médecins de sortir. Il est peut-être fou, mais l'hôpital aggrave son cas. Il sort et s'installe chez sa mère. L'année qui suit est la pire de sa vie.

Une fois qu'un jeune quitte la maison – et particulièrement la maison d'un parent déterminé – le retour est très difficile. Des visites ponctuelles peuvent fonctionner, mais une installation permanente est souvent vouée à l'échec. Mendax reste quelques jours à la maison puis part à l'aventure. Il dort à la belle étoile, au bord de rivières et de criques, dans de vertes clairières – toujours aux abords de la campagne, à la limite avec les banlieues les plus éloignées de Melbourne. Parfois il se rapproche de la ville, passant la nuit dans des endroits comme la réserve de Merri Creek.

La plupart du temps, il hante la forêt de Sherbrooke et le parc national de Dandenong Ranges. À cause de l'altitude du parc, la température descend plus bas que le reste de Melbourne en hiver. En été, les moustiques sont particulièrement agressifs et Mendax se réveille parfois le visage boursoufflé par les piqûres.



jamais clairs et, s'il y avait un message politique derrière, personne ne l'a jamais revendiqué.

### **La filature du FBI contre Par, un des pirates américains ayant notamment infiltré CitiBank et un prestataire de l'armée (Chapitre 3 : L'American Connection)**

Béatement ignorants de la descente qui a eu lieu trois jours plus tôt, Par et sa mère se sont envolés pour l'aéroport de San Jose. Ils se sont rendus à la gare routière pour prendre un car Greyhound vers la zone de Monterey. Alors qu'ils attendent le bus, Par appelle son amie Tammi pour lui dire qu'il est de retour en Californie.

Un passant attendant pour utiliser les cabines téléphoniques pourrait remarquer une formidable transformation chez ce garçon châtain. Son sourire s'affaisse soudainement dans un spasme de choc. Son teint devient livide tandis que son sang fuit vers le sud. Ses yeux enfoncés marron chocolat, avec leurs longs et gracieux cils courbés vers le haut et sa douce expression timide, semblent démesurément grands.

Par regarde le sac rouge qu'il transporte avec une expression momentanément horrifiée. Il se rend compte qu'il se trouve dans la gare routière de San Jose comme un paon au milieu des pigeons...

Car à ce moment précis, Tammi apprend à Par que sa maison a été perquisitionnée par les services secrets. Que Scott et Ed ont été bouleversés de s'être fait pointer des armes en plein visage et ont fait une déposition à son sujet à la police. Qu'ils pensent que son téléphone est sur écoute. Que les types des services secrets sont toujours à la poursuite de Par, qu'ils connaissent son vrai nom, et qu'elle pense qu'il y a un avis de recherche sur sa tête. Scott a parlé du sac rouge de Par aux services secrets, celui qu'il transporte partout et qui contient toutes ses notes de hacking. Celui avec les listings de tous les numéros de cartes de crédit de Citibank.

Et c'est pour cela que Par en vient à fixer son sac avec un regard alarmé. Il réalise instantanément que les services secrets vont chercher ce sac rouge. S'ils ne savent pas à quoi Par ressemble, ils peuvent simplement chercher le sac.

Ce sac n'est pas un objet que Par peut facilement dissimuler. Les listings de Citibank ont la taille d'un annuaire. Il a aussi des douzaines de disquettes remplies de cartes et d'autres informations de hacking sensibles.

Par a utilisé les cartes pour passer quelques appels, mais il ne s'en est nullement servi pour acheter des jet ski. Il a lutté vaillamment contre la tentation et a finalement gagné, mais les autres n'ont sans doute pas été aussi victorieux dans la même bataille. Par se doute que certains hackers un peu moins scrupuleux ont probablement acheté des tonnes de trucs avec les leurs. Il a raison. Citibank essaiera probablement de lui mettre sur le dos la moindre tentative de carding. Pourquoi pas ? Quelle crédibilité peut avoir un hacker de dix-sept ans en niant ce type d'allégation ? Aucune. Par prend une décision éclair. Il se faufile jusqu'à une poubelle dans un coin sombre. Scrutant la scène attentivement, Par plonge la main nonchalamment dans le sac rouge, en sort l'épaisse liasse des impressions des cartes de

Citibank et les enfonce dans la poubelle. Il éparpille quelques déchets par-dessus.

...

Par regarde dans le rétroviseur. La voiture blanche les suit toujours. Chris tourne brusquement à l'intersection suivante et accélère sur l'autoroute de Californie. La voiture blanche braque à leur poursuite. Quoi que Chris fasse, il ne parvient pas à se débarrasser de leur poursuivant. Par se tient sur le siège à côté de Chris, paniquant en silence.

À peine 24 heures plus tôt, il était sain et sauf à Chicago. Comment a-t-il fait pour atterrir ici, en Californie, pourchassé par un mystérieux chauffeur au volant d'une voiture blanche ?

Chris essaie du mieux qu'il peut de lui échapper, virant et accélérant. La voiture blanche ne bronche pas. Mais Chris et Par ont un avantage sur elle ; ils sont dans un 4x4. En une demi-seconde, Chris décide de braquer le volant d'un côté. Le Landcruiser sort de la route pour atterrir dans un champ de laitues. Par s'agrippe à la portière tandis que le 4x4 fonce dans la poussière à travers les rangées de cultures bien alignées. Les laitues presque mûres volent sous les pneus. La scène est emplie de feuilles de salades à moitié déchiquetées. Un nuage de poussière enveloppe la voiture. Le véhicule dérape et tangué mais réussit finalement à rejoindre l'autoroute à l'autre bout du champ. Chris arrive sur l'autoroute pied au planché et s'insère dans la file à pleine vitesse.

[...]

Cette nuit-là, Par voit quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Pas un truc de hacker habituel. Pas les dessous d'une université. Pas même les dessous d'une banque internationale contenant des informations financières privées sur des cheiks moyen-orientaux.

Il voit des informations sur une sorte de satellite-espion tueur (ce sont les mots que Par emploie pour le décrire aux autres hackers). Il explique que le satellite est capable de descendre d'autres satellites surpris en train d'espionner, et qu'il l'a vu sur une machine connectée au réseau de la division Espace et Défense de TRW. Il est tombé dessus de la même manière que Force a accidentellement trouvé la machine de CitiSaudi, en balayant. Par n'en dit pas plus car la découverte le terrifie.

Soudain, il se sent comme l'homme qui en sait trop. Il est entré et sorti de tellement de systèmes militaires, a lu tellement de données confidentielles, qu'il est devenu un peu blasé avec tout ça. Ce genre d'informations est marrant à lire, mais Dieu sait qu'il n'a jamais eu l'intention d'en faire quoi que ce soit. C'est juste une récompense, un trophée rutilant, témoignant de ses prouesses en tant que hacker. Mais cette découverte le giflé en pleine face, lui fait réaliser qu'il est vulnérable.

**La vie en cavale et arrestation de Par, un des pirates américains ayant notamment infiltré CitiBank et un prestataire de l'armée (Chapitre 4 : Le fugitif)**

Lorsque Par sort de sa chambre de motel quelques jours après la tempête, l'air est frais et pur. Il marche vers la balustrade de son balcon au deuxième étage et se trouve face à une véritable ruche sur le parking. Il y a des voitures, un van et tout un public.

Et surtout les services secrets.

Pas moins de dix-huit agents portant les vestes bleues avec le sigle des services secrets dans le dos.

Par se fige. Il cesse de respirer. Tout commence à bouger au ralenti. Quelques agents encerclent l'un des employés du motel, un type de la maintenance qui s'appelle John et ressemble vaguement à Par. Ils lui hurlent dessus, fouillant dans son portefeuille pour trouver ses papiers et le bombardent de questions. Puis, ils l'escortent dans le van, certainement pour prendre ses empreintes digitales.

L'esprit de Par se remet en marche. Il essaie de penser clairement. Quelle est la meilleure issue ? Il doit retourner dans sa chambre, se mettre à couvert le temps de trouver quoi faire. Les photos de Theorem ! Il doit les planquer, vite.

Il imagine les agents des services secrets fouiller dans le bungalow qu'il a utilisé. Nibbler et lui ont déplacé tout le matériel. Au moins, il n'y a rien d'incriminant dedans et ils ne seront pas en mesure de saisir tout leur équipement.

Par prend une grande inspiration et, posément, se force à s'écarter de la balustrade pour gagner la porte de sa chambre. Il résiste à la tentation de bondir dans sa chambre, de reculer d'horreur devant la scène qui se déroule à ses pieds. Des mouvements brusques attireraient l'attention des agents.

Alors que Par commence à bouger, l'un des agents se retourne. Il scrute les deux étages du motel et son regard se pose sur Par. Il le fixe droit dans les yeux.

« Ça y est », pense Par. « Je suis fait. Je ne peux plus m'en tirer maintenant. Des mois de cavale pour me faire avoir dans bled pourri du fin fond de la Caroline du Nord. Ces mecs vont me chopper en moins de deux. Je ne verrai plus jamais la lumière du soleil. Il n'y a qu'une possibilité : ils vont m'éliminer. »

Il se tient droit, les pieds collés au sol en ciment, son regard rivé à l'œil inquisiteur de l'agent des services secrets. Un instant, il n'existe plus que deux personnes sur terre.

Puis, étonnamment, l'agent regarde ailleurs. Il tourne les talons et termine sa conversation avec un autre agent. Comme s'il n'avait pas vu le fugitif.

[...]

Un matin, Par se lève avec une vilaine gueule de bois. Son estomac gargouille et il n'y a rien de comestible dans le frigidaire. Il appelle le traiteur chinois pour commander du riz cantonnais. Puis, il s'habille à la va-vite et s'assied au bord du canapé-lit, fumant une cigarette

en attendant. Il n'a commencé à fumer qu'à partir de dix-neuf ans, sur la fin de sa deuxième année de cavale. Ça lui calme les nerfs.

Quelqu'un frappe à la porte. Affamé, Par l'ouvre en grand sur deux types des services secrets. Le plus âgé, à l'air distingué se tient sur la gauche pendant que le plus jeune à droite le bouscule pour le pousser à l'intérieur. Des petits coups rapides et rapprochés. Par ne parvient pas à retrouver l'équilibre. À chaque fois qu'il reprend pied, l'agent le pousse en arrière, jusqu'à ce qu'il heurte le mur. L'agent retourne Par, le visage contre la paroi, et lui enfonce un pistolet dans les reins. Il verrouille des menottes à ses poignets et commence à le fouiller à la recherche d'une arme.

Par regarde Morty qui sanglote dans un coin et pense : « Toi, tu m'as balancé. »  
[...]

Ce jour-là, Par est confié au centre pénitentiaire de Manhattan, connu sous le nom de « Tombeau » en attendant que les autorités de Californie viennent le chercher.

[...]

Au cours de cette semaine, Par n'a pratiquement aucun contact avec d'autres êtres humains, une punition terrible pour quelqu'un qui a tant besoin d'un flux d'informations. Il ne quitte jamais sa cellule. Ses geôliers lui glissent des plateaux de nourriture et les reprennent.

Au sixième jour, Par pète les plombs. Il commence à hurler et taper sur la porte. Il braille sur le gardien. Il fait comprendre pas très poliment qu'il veut « sortir putain de merde ». Le garde répond qu'il va voir s'il peut le faire transférer à Rikers Island, la célèbre prison de New York. Peu importe à Par d'être transféré sur la Lune, du moment qu'on le sort d'isolement.

En faisant abstraction du tueur en série qui s'y trouve, l'infirmerie nord de Rikers Island est une amélioration considérable par rapport au « Tombeau ». Par n'est enfermé dans sa cellule que la nuit. Pendant la journée, il est libre d'errer dans la zone de l'infirmerie avec les autres détenus. Certains d'entre eux sont là parce que les autorités pénitentiaires n'ont pas voulu les mettre avec les criminels les plus endurcis, d'autre parce qu'ils sont probablement déments.  
[...]

Lors de son premier jour, Par fait aussi la connaissance de Kentucky, un homme au regard fou qui se présente en fourrant un article de journal chiffonné dans les mains du hacker avec ces mots : « C'est moi ». L'article qui titre « Des voix lui disaient de tuer » décrit comment la police a appréhendé un tueur en série qui a assassiné douze personnes, au moins. Kentucky raconte à Par que pour son dernier meurtre, il a tué une femme avant d'écrire avec son sang sur les murs de l'appartement le nom des « aliens » qui lui ont ordonné cet acte.  
[...]

Tous les jours, un infirmier apporte un traitement spécial pour Kentucky. En fait, la plupart du temps, Kentucky est défoncé à cause du liquide puant qui émane de sa tasse. Mais, parfois, Kentucky recrache ses médicaments et les échange avec un autre prisonnier qui veut planer un jour ou deux.

Ce sont les mauvais jours, les jours où Kentucky vend son traitement. C'est lors d'une de ces journées qu'il tente de tuer Par.

Par est alors assis sur un banc métallique, en train de discuter avec un autre prisonnier, lorsque soudain, il sent un bras s'enrouler autour de son cou. Il essaie de se retourner, sans succès.

- Voilà, je vais te montrer comment j'ai tué ce mec, murmure Kentucky.

- Non, non, dit Par, mais le biceps de Kentucky commence à appuyer sur sa pomme d'Adam. Sa prise le serre comme dans un étau.

- Ouais, comme ça. J'ai fait comme ça, dit Kentucky en bandant ses muscles et en tirant en arrière.

- Non ! Vraiment, tu n'as pas besoin de me montrer. C'est bon, halète Par. Plus d'air. Il agite les bras devant lui.

- Un Pirate Assassiné par un Tueur en Série à Rikers Island. Les aliens m'ont dit de le faire. »

Le braqueur de bijouterie s'approche de Kentucky et roucoule à son oreille pour lui faire lâcher sa proie. Puis, juste quand Par pense qu'il va s'évanouir, le braqueur de bijouterie parvient à éloigner Kentucky de lui.

Par n'oublie plus jamais de s'asseoir dos à un mur.

### **Enfance et psychologie de Phoenix l'un des piliers de la communauté du hacking australien (Chapitre 5 : le Saint Graal)**

À l'école, Phoenix se voit vite attribuer le surnom de « Grosse tête ». Dans les années qui suivent, il devient un maître dans l'art de se mettre en quatre pour plaire aux professeurs. Il comprend vite que réussir en cours de religion est un bon moyen de s'attirer leurs faveurs et celles de ses parents. À leurs yeux au moins, il devient l'enfant prodige.

Cependant, quiconque gratterait un peu ce beau vernis, découvrirait un garçon contraint de briller par sentiment de culpabilité. Phoenix a été profondément affecté par la rupture puis le divorce difficile de ses parents qui survient l'année de ses quatorze ans. Il avait alors été envoyé six mois en pensionnat en Israël. À son retour à Melbourne, il habite chez sa grand-mère maternelle avec sa petite sœur et sa mère. Son frère cadet vit avec son père.

Ses camarades d'école se sentent parfois gênés quand ils rendent visite à Phoenix. Un de ses meilleurs amis a du mal avec sa mère, dont la vivacité frôle souvent la névrose. Sa grand-mère est une anxieuse chronique, qui enquiquine Phoenix quand il utilise le téléphone pendant un orage, de peur qu'il ne s'électrocute. La situation avec son père n'est pas bien meilleure. Manager aux Télécoms, il oscille entre la froideur et de violents accès de colère.

Le frère de Phoenix apparaît dans un premier temps comme « l'enfant à problèmes ». Il s'enfuit de la maison à dix-sept ans et deal de la drogue avant de finir par retrouver le droit chemin.

À l'inverse, Phoenix trouve difficilement des moyens d'exprimer sa rébellion. Il montre un certain enthousiasme pour les instruments du pouvoir : les arts martiaux, les armes comme les épées ou les bâtons. Pendant ses dernières années de lycée, alors qu'il habite encore chez sa

grand-mère, Phoenix se met au hacking. Il fréquente plusieurs BBS de Melbourne et se lie d'amitié avec Force.

[...]

Quand Gavin lui annonce la nouvelle, Force réagit immédiatement. Il convoque Phoenix en personne et lui rapporte tout et précise que de source sûre un officier des forces de l'ordre américaines a dit à son homologue australien « Si vous ne faites pas quelque chose rapidement à ce sujet, nous nous en chargerons ».

Phoenix pâlit. Il a certainement été très visible et infiltre des systèmes tout le temps maintenant. Beaucoup se trouvent aux Etats-Unis.

Il ne veut pas finir comme Hagbard dont les restes carbonisés ont été retrouvés dans une forêt allemande en juin 1989. Ce pirate d'Allemagne de l'Ouest a fait partie d'un cercle de pirates allemands qui, entre 1986 et 1988, a vendu les informations trouvées dans les ordinateurs américains à un agent du KGB en Allemagne de l'Est. Suicide ou assassinat ? Personne n'a jamais su, mais sa mort a fortement secoué l'underground informatique.

### **Dérive de l'un des hackers australien, lorsqu'il tente de décrocher du hacking (Chapitre 6)**

En 1990, pendant les mois qui ont suivi son arrestation, Electron a commencé à fumer régulièrement de la marijuana. Au début, comme beaucoup d'autres étudiants à l'université, c'était quelque chose de social. Des amis passaient chez lui et il se trouvait qu'ils avaient quelques joints et tout le monde sortait en ville pour la nuit. Quand il était sérieusement en mode hacking, il ne fumait jamais. C'était beaucoup plus important d'avoir les idées claires. De plus, il tripait cent fois plus en piratant qu'avec n'importe quelle drogue.

Quand Phoenix a fait la une du New York Times, Electron a abandonné le hacking. Et s'est retrouvé à chercher quelque chose pour le distraire de la maladie de son père et du vide laissé par l'abandon de son activité.

Fumer de l'herbe a rempli ce vide. De plus, il s'est dit que c'était plus difficile de se faire coincer en train de fumer de la dope chez des amis que de hacker chez soi. Peu à peu, l'habitude a grandi. Bientôt, il s'est mis à fumer chez lui. De nouveaux amis ont commencé à lui rendre visite et ils semblaient avoir tout le temps de la drogue sur eux, pas occasionnellement, et pas non plus que pour le délire.

À la mort de leur père, Electron et sa sœur héritent de la maison de famille et de suffisamment d'argent pour en tirer un modeste revenu. Electron commence à dépenser son argent dans ce nouveau passe-temps. Quelques-uns de ses nouveaux amis s'installent chez lui pendant des mois. Sa sœur n'aime pas qu'ils vendent de la drogue chez eux, mais Electron se fiche de ce qui se passe autour de lui. Il reste assis dans sa chambre, à écouter sa chaîne hifi, à fumer de la drogue ou à prendre de l'acide en contemplant les murs.

Les écouteurs l'isolent du reste de la maison, et plus important, de ce qu'il se passe dans sa tête. Billy Bragg. Faith No More. Cosmic Psychos. Celibate Rigles. Jane's Addiction. Les Sex Pistols. Les Ramones. La musique offre à Electron un point de lumière sur lequel se concentrer pour occulter les étranges pensées qui envahissent de plus en plus souvent sa conscience.

Son père est vivant. Il en est sûr. Il le sait comme il sait que le soleil se lèvera le lendemain. Pourtant il a vu son père étendu sur le lit d'hôpital, mort. Ça n'a aucun sens.

Il tire alors une autre latte sur le bang et flotte au ralenti, allongé sur son lit. Il glisse lentement ses écouteurs sur sa tête, ferme ses yeux et essaie de se concentrer sur les paroles des Red Hot Chili Peppers. Quand cela ne suffit pas, il descend s'aventurer dans l'entrée auprès de ses nouveaux amis – ceux avec les pilules d'acides. Il dispose alors d'une rallonge de huit heures sans étranges pensées.

Bientôt, les gens commencent à agir étrangement. Ils racontent des trucs bizarres à Electron et il a du mal à les comprendre. Reniflant une brique de lait qu'elle vient de sortir du frigo, sa sœur commente « le lait a explosé ». Mais Electron n'est pas sûr de ce que cela signifie. Il la regarde maintenant avec méfiance. Peut-être tente-t-elle de lui dire autre chose, sur les araignées. Traire le venin des araignées.

Quand de telles pensées traversent l'esprit d'Electron, elles le dérangent, s'attardant comme une odeur aigre. Alors il flotte jusqu'à sa chambre où il sera en sécurité à écouter des chansons d'Henry Rollins.

Un matin, après quelques mois dans les limbes de cet état embrumé, Electron se réveille et trouve dans sa chambre l'Équipe d'Évaluation des Crises (CAT) – une équipe psychiatrique mobile. Ils lui posent des questions puis essaient de lui faire avaler des petites pilules bleues. Electron ne veut pas les prendre. Des placebos ? Il en est sûr. Ou alors quelque chose de plus sinistre.

Enfin, l'équipe du CAT parvient à le convaincre de prendre la Terfluzine. Mais quand ils partent, des choses terrifiantes commencent à se produire. Les yeux d'Electron se révulsent sans qu'il puisse les contrôler. Sa tête se tord vers la gauche. Sa bouche s'ouvre toute grande. Il a beau essayer, il n'arrive pas à la fermer, pas plus qu'il n'arrive à remettre sa tête droite. En se découvrant dans le miroir, Electron panique : il ressemble à un personnage tout droit sorti d'un film d'horreur.

Ses nouveaux colocataires réagissent à ce comportement nouveau et étrange en essayant de le psychanalyser, ce qui n'aide pas du tout. Ils parlent de lui comme s'il n'était pas là. Il se sent comme un fantôme et, agité et confus, il commence à dire qu'il va se tuer. Quelqu'un appelle à nouveau l'équipe du CAT. Cette fois, ils refusent de partir tant qu'il ne les a pas assuré qu'il ne tentera pas de se suicider.

### **Les procès en série des hackers australiens suite à l'enquête du FBI et de la Police fédérale Australienne (Chapitre 7 : Le jour du Jugement dernier)**

Quand Kayser commence son plaidoyer pour une peine sans emprisonnement, Electron peut entendre la meute de journalistes à côté de lui griffonner frénétiquement sur leur bloc-notes. Il a envie de les observer, mais a peur que, s'il tourne la tête, le juge voit la queue-de-cheval qu'il a prudemment rentrée dans le col de sa chemise repassée avec soin.

« Votre Honneur. » Échauffant sa voix, Kayser jette un rapide coup d'œil aux journalistes derrière lui, « mon client vivait dans un monde artificiel, avec un pouls informatique. »

Ratures, griffonnages. Electron peut presque prévoir à la demi-seconde, le moment où les crayons des journalistes atteindront le crescendo de leur activité. Les modulations de la voix grave de Kayser sont calculées comme celle d'un journaliste de télé.

Kayser explique que son client est dépendant aux ordinateurs de la même façon qu'un alcoolique est obsédé par la bouteille. Encore des griffonnages, nombreux même. Ce client, tonne Kayser, n'a jamais eu l'intention d'endommager quelque système que ce soit, ni de voler de l'argent ou d'en tirer profit. Il n'est pas le moins du monde malveillant, juste joueur.

### **Itinéraire d'Anthrax, un des pirates australiens qui force la porte du mystérieux Système X (système de communication de l'armée américaine) tout en sombrant dans l'islamisme et la révolte contre son père (Chapitre 10 et 11)**

Son obsession de la téléphonie et du piratage commence tôt. Vers l'âge de onze ans, son père l'emmène voir le film War Games. En sortant du cinéma, Anthrax ne pense plus qu'à pirater. Il est déjà fasciné par les ordinateurs, depuis que ses parents lui ont offert pour son anniversaire un très basique Sinclair ZX81 avec 1 K de mémoire. En fouinant sur les marchés aux puces, il trouve quelques livres d'occasion sur le piratage. Il dévore « Le Pirate de l'informatique : Guide de la sécurité informatique » de Bill Landreth et « Hackers » de Steven Levy.

[...]

Il traîne autour de la cabine téléphonique à côté de sa maison. Très prisé de tous les cas désespérés de la ville, le quartier est miteux. Mais Anthrax reste près de la cabine des heures, la plupart de ses soirées, oublieux du fracas autour de lui, cherchant manuellement des numéros gratuits.[...]

Cela tourne à l'obsession. Anthrax reste souvent au téléphone jusqu'à dix ou onze heures du soir, parfois même jusqu'à trois heures du matin. La cabine téléphonique a un cadran rotatif, ce qui rend la tâche laborieuse. Il rentre souvent à la maison avec des ampoules au bout des doigts. [...]

Le père d'Anthrax, un anglais blanc est issu d'une famille d'agriculteurs de cinq fils. Il a fréquenté une université agricole où il a rencontré et épousé la sœur d'un étudiant indien. [...]

La famille débarque en Australie sans le sou. Le père d'Anthrax trouve un poste d'officier à la Prison de Pentridge à Melbourne où il passe la semaine. Son salaire est modeste, mais il semble aimer son travail. La mère obtient un emploi d'infirmière. Malgré une certaine stabilisation financière, les relations familiales se tendent. [...]

Lorsqu'Anthrax entre dans l'adolescence, son père devient de plus en plus violent. Les week-ends, quand il regagne le domicile familial, il prend l'habitude de frapper Anthrax, le jetant parfois au sol pour lui donner des coups de pieds. Le garçon tente de se soustraire à ces mauvais traitements, mais il n'est pas de taille à résister au surveillant de prison. [...]

Un jour, Anthrax, âgé de quinze ans, entre dans la chambre de ses parents et trouve sa mère totalement bouleversée. Son père, lui, se prélassait sur le canapé du salon, devant la télévision. Écœuré, Anthrax se réfugie dans la cuisine. Lorsque son père entre peu après dans la pièce pour se préparer quelque chose à manger, Anthrax observe son dos avec dégoût. Puis, il

remarque un couteau sur le plan de travail. Il va pour le saisir quand un ambulancier apparaît sur le pas de la porte. Anthrax repose le couteau et s'enfuit.

Après cet incident, il change et commence à répondre aux adultes à la maison comme au lycée. C'est à ce moment que surviennent les gros problèmes. De l'école primaire au début du lycée, on l'a battu, plus maintenant. Lorsqu'un camarade de classe tente un jour de le malmener, Anthrax perd le contrôle. Le visage de son père se substitue à celui du lycéen qu'il frappe de toutes ses forces, emporté par le délire, laissant sa victime dans un sale état.

A la maison, le père d'Anthrax apprend à l'appâter. Un tyran jouit d'autant mieux que la victime résiste. Les bravades du fils donnent au père une bonne excuse pour user de violence. Un jour, il manque de lui rompre le cou. Une autre fois, c'est le bras.

Anthrax fugue. Il passe une semaine dans le sud de Melbourne, dormant où il peut dans les coins laissés vacants par les travailleurs de jours, une fois rentrés à la maison. Il s'incruste même aux urgences des hôpitaux. Si une infirmière lui demande ce qu'il fait là, il répond poliment qu'il a reçu un appel lui demandant de se présenter à cet endroit. L'infirmière hoche alors la tête et passe à autre chose.

Rentré chez lui, il prend des leçons d'arts martiaux pour devenir fort et attend. [...]

Peut-être est-ce ce qui attire Anthrax dans l'Islam, l'importance du respect. À seize ans, il rencontre la religion musulmane et cela change sa vie. Il découvre le Coran alors qu'il effectue une recherche à la bibliothèque de l'école pour un devoir sur la religion. À peu près au même moment, il se met à écouter du rap. Plus de la moitié des rappeurs américains qu'il aime sont musulmans et beaucoup parlent dans leurs chansons de Nation of Islam et de son leader charismatique, Louis Farrakhan. Ces textes décrivaient les injustices des blancs envers les noirs. Ils incitent les noirs à exiger le respect.[...]

Anthrax trouve de profondes vérités dans les enseignements de NOI. Les mariages interracialisés ne marchent pas. Un homme blanc se marie avec une femme non-blanche parce qu'il recherche une esclave, non parce qu'il l'aime et la respecte. L'Islam respecte les femmes de façon bien plus significative que les religions occidentales. Peut-être n'était-ce pas le genre de respect que les hommes occidentaux ont l'habitude de montrer aux femmes, mais ce respect-là, il en a été témoin dans sa propre maison et il n'en a pas une très haute opinion. [...]

Nation Of Islam nourrit l'esprit d'Anthrax. Il lit la liste des ouvrages recommandés dans chaque numéro de *Final Call*. Des livres comme *Black Athena* de Martin Bernal, et *Deterring Democracy* de Noam Chomsky partagent les mêmes thèmes du complot et de l'oppression des riches envers ceux qui n'ont rien. Anthrax les lit tous.

La transformation d'Anthrax se fait sur une période de six mois. Il n'en parle pas beaucoup avec ses parents. C'était une affaire privée. Mais sa mère lui dit plus tard que son choix religieux ne l'a pas vraiment surpris. Son arrière-grand-père était lui-même un musulman érudit et un membre du clergé en Inde. C'est son destin. Sa conversion procure à Anthrax un sentiment d'aboutissement, la sensation d'avoir bouclé la boucle.

Son intérêt pour l'Islam trouve son expression dans des activités plus profanes. Un poster noir et blanc géant de Malcolm X apparaît sur le mur de sa chambre. Une grande photo du leader des Black Panthers, Elmer Pratt, originaire de Los Angeles, suit peu après. Elle a pour légende : « Un lâche meurt un million de fois, un brave ne meurt qu'une fois. » Ce qui reste du mur est recouvert, du sol au plafond, d'affiches de groupes de hip hop. Un poignard indien

traditionnel orne le haut de l'une de ses nombreuses étagères de livres. Il complète sa collection grandissante de livres sur les arts martiaux. Une copie bien-aimée de *L'art de la guerre* par Sun Tzu côtoie l'*Odyssée* d'Homère, *Le Seigneur des Anneaux*, *Bilbo le Hobbit*, quelques *Donjons et Dragons*, et des ouvrages sur la mythologie de l'Inde et de l'Égypte. Pas un seul livre de science-fiction. [...]

Un jour, son père se moque du bégaiement de son plus jeune fils. Débordant de sarcasme et de hargne, il se met à imiter le frère d'Anthrax.

« Pourquoi est-ce que tu fais ça ? », lui crie le hacker. Une fois de plus, il a mordu à l'hameçon.

Comme possédé par un esprit, il hurle sur son père et balance son poing dans le mur. Son père attrape une chaise dont il se sert pour le garder à distance, puis se saisit du téléphone. Il dit qu'il va appeler la police. Anthrax arrache le téléphone du mur. Il poursuit son père à travers toute la maison, détruisant les meubles au passage. Au milieu de toute cette violence, Anthrax ressent un éclair d'angoisse quant à l'horloge bien aimée de sa mère, un objet de famille délicat. Il la ramasse avec douceur et la met hors d'atteinte. Puis il soulève la chaîne stéréo et la balance sur son père. Le meuble sur lequel elle était posée suit le mouvement. Dans un fracas, les armoires s'effondrent sur le sol.

Quand son père s'enfuit de la maison, Anthrax reprend son souffle, réussit à se contrôler et regarde tout autour de lui. C'est une zone sinistrée. Tous les objets rassemblés avec tendresse et conservés précautionneusement par sa mère, ces objets qu'elle a utilisés pour se construire une vie dans un pays étranger peuplé de blancs qui parlent une autre langue que la sienne, tous sont brisés.[...]

En temps de guerre, l'armée ne veut pas dépendre du système téléphonique civil. Et même en temps de paix, il est plus sûr que les communications vocales entre militaires évitent de passer par un commutateur utilisé par des civils. Pour cette raison, et beaucoup d'autres encore, l'armée dispose de réseaux téléphoniques séparés, de même qu'elle possède des réseaux séparés pour les transferts de données. Ces réseaux fonctionnent comme des réseaux normaux et, dans certains cas, peuvent communiquer avec l'extérieur en connectant leurs propres commutateurs à ceux des civils. Anthrax est entré dans le système de communication de l'armée américaine, le Système X. [...]

Parfois, le temps semble s'échapper, à pirater comme ça toute la nuit. Quand les premières lueurs de l'aube lui tombent dessus, c'est invariablement au beau milieu d'une excitante aventure. Alors Anthrax appuie sur les touches Control S pour mettre en pause ce qu'il fait, déplie le tapis de prière agrémenté d'une boussole, se met face à La Mecque, s'agenouille et accomplit deux séries de prière avant le lever du soleil. Dix minutes plus tard, il roule le tapis, regagne sa chaise et reprend là où il s'est arrêté. [...]

Il peut anéantir ce système de communications vocales appartenant à l'armée américaine en presque une nuit, et automatiquement. La potentialité d'un tel chaos lui coupe le souffle. Ce ne serait pas bien compliqué pour un programmeur doué de modifier le programme automatique qu'utilise le Système X. [...]

Et si à chaque fois que le général Colin Powell décroche son téléphone, il est automatiquement mis en ligne avec le bureau d'un quelconque général russe ? Il ne pourra composer aucun autre numéro depuis le téléphone de son bureau. Il décrochera le combiné, appuiera sur les touches et entendra la voix du Russe à l'autre bout. Et si à chaque fois que

quelqu'un essaie de joindre le général, il tombe sur le service des fournitures de bureau ? Si aucun des numéros n'est relié au bon téléphone ? Personne ne pourra plus joindre personne. Une grande partie de l'armée américaine sera plongée dans la confusion la plus totale. Et si, maintenant, tout cela arrive dans les premiers jours d'une guerre ? Des individus tentant de se communiquer des informations d'une importance capitale ne seront plus en mesure d'utiliser les commutateurs téléphoniques reprogrammés par le Système X.

ÇA, c'est du pouvoir.

### **Conclusion de Suelette Dreyfus**

Ce monde de hackers à ses débuts semble bien innocent comparé au crime organisé et aux groupes de surveillance militaire. Il est bon de rappeler que l'arbre a pris racine dans une curiosité juvénile qui relevait plus du désir d'aventures que du crime prémédité. Pourtant, nous vivons à présent dans un monde où l'on vous fouille à l'aide d'appareils électroniques à l'aéroport et où les gouvernements financent des cyberguerres aussi bien contre des nations que contre des éditeurs de site. C'est dans l'underground informatique primitif que tout a commencé. Non sans ironie, ce sont peut-être les valeurs fondamentales de l'underground qui vont entraîner sa fin. [...]

La philosophie de l'underground informatique primitif, d'inspiration anarchiste, a contribué à façonner une nouvelle création, WikiLeaks. Pourtant, c'est parce que ce site existe, avec l'intention bornée de publier ou de périr, qu'au final, l'anarchie ne se répandra pas. Peut-être est-ce sur ce front qu'aura lieu la percée qui mettra fin à l'Etat secret et à l'oppression de sa politique sécuritaire. Pour cette raison même, la création de ce nouveau média a focalisé l'attention de ceux qui ont combattu pour et contre l'underground informatique, les adeptes de l'ordre et les anarchistes. Aucun des deux camps ne souhaite que les droits et les protections soient tranquillement confisqués. C'est ce que j'entendais au début en disant que les valeurs de l'underground naissant allaient peut-être mettre un terme à cette époque de surveillance omniprésente. [...]

Ces penchants anti-autoritaires ne sont sans doute pas universels, mais ils sont inhérents à tous les succès des démocraties libres. Nous ne voulons pas d'un monde où les critiques et les journalistes, sont « chaudement institutionnalisés » par les bureaucraties gouvernementales. Nous dépendons de ceux qui sont prêts à défier le système. Ces penchants, qui étaient à l'évidence récurrents dans l'underground primitif, se trouvent être en outre tout à fait australiens. C'est peut-être pour cela que l'underground s'est épanoui sous le soleil de ce pays. [...]

Nous aurions pu deviner ce que le monde nous réservait dans les années qui ont suivi les événements décrits dans le livre.

La cyberguerre est désormais une réalité et l'armée américaine n'a pas besoin d'attendre l'approbation du Congrès pour en déclarer une. En plus de l'Armée, de la Navy, des Marines, des Gardes Côtes et de l'Air Force, il y a à présent aux Etats-Unis un Cybercommandement. Il possède ses propres unités d'attaque et de défense. Il est doté d'un emblème bien à lui où figurent l'aigle américain et un globe terrestre quadrillé. On y voit aussi un message crypté qui symbolise peut-être le mystère dont il auréole ses agissements.

Autrefois, le ver WANK a été le premier ver doté d'une portée politique. Il rôdait dans les réseaux du Ministère de l'Energie américain et de la NASA. Peut-être créé par un ou plusieurs

jeunes hackers australiens, il était intelligent, pénible et un peu désordonné mais il n'a engendré aucun dommage durable. De nos jours, il y a Stuxnet qui, après WikiLeaks, est sans doute l'événement technologique le plus important de 2010 et certainement le plus gros ver de l'année. [...]

L'histoire de Stuxnet illustre la façon dont les vers, à l'origine des expériences de gamins, sont devenus de puissantes armes militaires et comment les agences de renseignements tiennent à présent le rôle des hackers. [...]

À n'en pas douter, certains hackers du XX<sup>e</sup> siècle ont trouvé un emploi au sein d'équipes d'élite pour des agences de renseignements américaines ou autres où ils travaillent à la conception d'armes d'un genre nouveau. Des histoires circulent parmi mes contacts de l'underground australiens sur des individus techniquement compétents qui disparaissent subitement, laissant une piste à peine visible jusqu'au Defence Signals Directorate. Le DSD est l'agence d'espionnage électronique de Canberra qui a pour devise « révélons leurs secrets, protégeons les nôtres ». De manière assez amusante, la page web du DSD porte une publicité de recrutement invitant à rejoindre les « opérations cybernétiques ». On y voit la photo d'un jeune homme ébouriffé, mal rasé dans un pull à capuche. Le message est clair : pas besoin d'avoir la coupe réglementaire, de se lever à l'aube et de faire le salut militaire pour travailler avec nous. [...]

Tandis que Stuxnet faisait la une de tous les journaux, un élément bien plus sombre que cette histoire de ver devenu arme cybernétique a fait l'objet de bien moins d'attention dans la communauté des hackers. Au moment où Stuxnet se frayait un chemin à travers les ordinateurs des installations nucléaires iraniennes, des professeurs et des scientifiques étaient assassinés dans le pays. [...]

Dans les médias du monde, personne ne se vante de l'assassinat de ces universitaires. Personne n'assume la responsabilité de cette série de meurtres. Peut-être un jour quelqu'un qui connaît la vérité sur ces crimes éprouvera-t-il un profond sentiment d'injustice. Peut-être révélera-t-il la vérité en utilisant une technologie développée par d'anciens hackers qui n'auront pas choisi de travailler pour des agences d'espionnage gouvernementales. [...]

Internet est arrivé en temps de paix, au moment où ce livre a été écrit dans les années 90, juste avant le début d'une période de guerres : guerre en Irak et en Afghanistan, guerre contre la terreur, les cyberguerres inavouées contre la Chine, l'Iran et la mafia russe... À présent nous tenons ces temps pour une sorte de Paradis perdu, une époque de paix où Internet se développait et innovait de manière incroyable. Les idées dont nous débattons à présent, comme la liberté de l'information, ont vu le jour sur ce sol fertile. C'était l'époque du libre échange, de la libre information et d'une liberté d'expression sans précédent. C'était ça, les dividendes de la paix.

Dans la décennie de guerres qui a suivi, c'est la sécurité numérique qui a tout dominé sur le net. Cette décennie de prédominance de la sécurité numérique est à présent en train de définir la nature de nos libertés. On ne peut plus marcher dans la rue sans être surveillé et quasiment toutes les transactions que nous effectuons sont épiées. [...]

Et si on était lentement en train de nous retirer toutes nos libertés sans que nous nous en rendions compte ?

Personne de nos jours ne fait plus référence aux Pères fondateurs des Etats-Unis comme à des individus en quête de liberté. Personne ne dit plus qu'ils étaient des fauteurs de trouble à

tendance anarchiste. George Washington était-il imprudent et irresponsable pour s'en prendre à la plus grande armée du monde ? A n'en pas douter, c'est ce que le gouvernement britannique de l'époque pensait de lui.

*Underground* a tenté de répondre à de nombreuses interrogations concernant l'underground informatique à ses débuts. Il a contribué à jeter les bases de questions épineuses que la société doit à présent se poser : quel chemin veut-elle prendre dans le futur ? Sommes-nous arrivés à un point où seuls les curieux et les imprudents peuvent nous sauver de l'Etat-surveillance et de l'Etat secret ? Je ne l'espère pas, mais seul l'avenir nous le dira. Dans l'intervalle, je soupçonne qu'il y aura toujours quelque part des individus pour penser de manière non conventionnelle, pour remettre en question les pouvoirs en place et pour repousser les limites de la technologie et de la société. Longue vie à eux.